

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Père et fille à la fenêtre

Diane-Monique Daviau



Number 105, Spring 2011

Fenêtres : ouvertes ou fermées sur le mystère

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61337ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Daviau, D.-M. (2011). Père et fille à la fenêtre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (105), 30–38.

# Père et fille à la fenêtre

Diane-Monique Daviau

Le soleil accepte bien de passer par de  
petites fenêtres.

FREDERIK VAN EEDEN

Les preuves fatiguent la vérité.

GEORGES BRAQUE

C'ÉTAIT RARE que mon père proposait une glace comme dessert. Il privilégiait plutôt les fruits et les yaourts. Mais tout au long de l'été de mes trois ans, horriblement chaud et humide, les glaces et les sorbets ont été au menu presque tous les midis.

Mon cornet à la main, je me tortille sur la chaise jusqu'à ce que je réussisse à être assez près du bord pour me laisser tomber au sol. Mon père, penché au-dessus de l'évier, ne m'a pas vue accomplir cet exploit.

— Regarde, papa, je suis descendue toute seule. Même avec juste une main pour m'aider.

— Bravo, Rose, je suis fier de toi. Tu ne taches pas ta robe, hein ? Je lave la vaisselle pendant que tu manges ta glace. Ensuite, je te lirai une petite histoire et nous ferons une sieste, d'accord ?

— Papa, est-ce que...

— Tu as compris ce que je viens de dire, Rose ?

— Oui.

— C'est d'accord ? La glace, une histoire, la sieste ?

— Oui. Papa, est-ce que je peux aller sur le balcon ?

— Pas maintenant, Rose. Il fait trop chaud sur le balcon.

C'est en plein soleil, tu vas crever et ta glace va fondre en deux secondes. On ira peut-être après la sieste, quand le soleil sera rendu un peu plus loin. Ou ce soir. Après la sieste, on pourrait aller au terrain de jeu, plutôt ? Le bac à sable est à

— D'accord.

Je reviens donc sur mes pas, tourne un peu en rond dans la cuisine, regarde mon père qui sue à grosses gouttes, les mains plongées dans l'eau chaude savonneuse. J'adore les samedis avec mon père. Seule avec lui. Nous faisons une équipe du tonnerre. Tout est facile. Tout est simple. C'est oui ou non, on crève ou on gèle, c'est super ou c'est dégueulasse, c'est rose ou bleu, immense ou minuscule.

J'ai vite fait le tour de la cuisine, que mon père qualifie de minuscule, alors je me dirige vers la salle à manger, immense. En fait, si elle est si grande, c'est qu'on se trouve dans une aire ouverte comptant aussi une portion salon et un vaste espace bureau-bibliothèque.

J'aime chaque pièce de notre appartement, qui occupe tout le dernier étage d'une coopérative d'artistes — mon père est sculpteur — installée dans une bâtisse fort étrange ayant autrefois abrité une manufacture de chaussures. Tout, chez nous, n'est que recoins farfelus, prolongements inattendus, dimensions incongrues. Et tout me plaît, m'enchanté dans ce lieu. Les plafonds, hauts, très hauts pour une enfant de trois ans, semblent aspirer les larges et longues fenêtres d'usine en fer forgé plus haut encore, vers le ciel. Notre appartement est un ensemble équilibré, et ce qui fait de cette imbrication d'espaces atypiques une unité d'une telle harmonie, ce sont les fenêtres, généreuses, festives, aux vues joyeusement diversifiées. De ma chambre, par exemple, on voit le terrain de jeu et l'école où j'apprendrai plus tard à lire et à écrire. L'immense fenêtre de la minuscule cuisine donne sur une allée de parc bordée d'arbres géants. La chambre de mon frère, par contre, offre une vue plongeante sur une rangée de toits où des chats, à longueur de jour, se prélassent au soleil et font interminablement leur toilette.

Chacune des fenêtres de notre appartement autrefois manufacture est un assemblage de longs carreaux étroits enchâssés dans une grille de fer forgé noir, quarante-neuf au total, répartis sur sept rangées, qui s'ouvrent et se ferment indépendamment les uns des autres : quarante-neuf petites 31

fenêtres par fenêtre, quarante-neuf menus loquets ornés de volutes ressemblant à de la dentelle. J'adore faire jouer les loquets, entrouvrir un carreau, le refermer, l'ouvrir de nouveau, passer au suivant, en ouvrir trois, quatre, une rangée complète.

Le joyau de cet univers plein de ciel et de vues panoramiques : la salle à manger, avec ses trois murs fenestrés. Celui de l'espace salon où je me dirige fait partie de la façade de la bâtisse et donne sur une rue où s'alignent de vieilles habitations à deux ou trois étages, jadis majoritairement occupées par les travailleurs de la manufacture. Nous sommes dans un quartier encore pauvre, ouvrier, où presque rien n'a changé, n'a bénéficié de rénovations, où certains logements sont délabrés. Mais — on ignore pourquoi, peut-être craignait-on que trop de pères exténués, découragés se jettent par la fenêtre ou que les enfants trop nombreux et trop turbulents de ces familles ouvrières échappent à la vigilance des mères débordées et tombent des fenêtres autant que des balcons — les richissimes patrons, des Juifs américains, ont eu une idée géniale : lorsque, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ils ont fait construire en même temps que la fabrique ces modestes logements exigus où les familles s'entasseront les unes sur les autres, les immensément riches employeurs venus d'ailleurs ont fait ajouter aux fenêtres ici des appuis et là des garde-corps en fer forgé plein. De purs chefs-d'œuvre d'architecture travaillés comme des bijoux et qui donnent aux bâtiments décrépits un air européen.

Mon arrière-arrière-grand-père, Rosario de son prénom, a travaillé toute sa vie là où je vis depuis ma naissance et il a habité un de ces logements en face de la shop, comme disent les gens du coin. La veille de sa mort, à cinquante ans, on l'avait promu contremaître. Il devait donc quitter son logement d'ouvrier et se reloger ailleurs, de préférence dans un autre quartier, conformément au règlement de la compagnie. On raconte que mon ancêtre est mort quelques heures plus tard, accoudé au garde-corps en fer forgé. C'est du moins la

direction du salon de son arrière-arrière-petite-fille, une Rose qui verrait le jour un demi-siècle plus tard ?

Il fait affreusement humide, mon front et ma nuque sont moites, je sens la sueur mouiller mes cheveux et j'ai soudain envie de me rouler dans la neige. Je me plante devant ma fenêtre préférée et je transforme mes yeux en tortues se déplaçant au ralenti. Tout doucement, je promène mon regard de gauche à droite. Puis de droite à gauche. J'ai chaud. Pas envie de bouger. Si je savais ce qu'est un sauna, je penserais que l'appartement en est un aujourd'hui. Je contemple ce qui reste de mon cornet. Je m'amuse à faire durer le plaisir en léchant tendrement et très lentement la glace qui est un délice. J'aime la merveilleuse sensation de froid dans la bouche. J'adore tout ce qui est glacé.

— Papaaaaaa ?

— Ouiiiiiii ?

— C'est bientôt, Noël ?

— Pas vraiment !

— Pourquoi c'est pas aujourd'hui, Noël ?

— C'est comme ça, Rose. C'est pas tous les jours Noël.

— On va plus crever de chaud à Noël ?

— Ça, ma fille, c'est sûr et certain !

J'étudie le panorama qui s'offre à moi et je rêve en léchant ma glace debout devant ma fenêtre préférée.

C'est là qu'a vécu mon arrière-arrière-grand-père, juste en face, mais je l'ignore encore à cette époque. Là, juste en face, habitent plutôt les copains-copines du terrain de jeu et les amis de la garderie du coin : Federico, Alizée, Léa, Jennifer, Léo, Arthur, Juliette, Adèle, Margot, Henri, Fatima, Freddy, Simone, Émile, Sami, Jasmin et Simon-Pierre.

Federico, mon meilleur ami cet été-là, apparaît soudain dans mon champ de vision et s'appuie, comme mon ancêtre devait le faire, au garde-corps de la fenêtre ouverte de son petit salon. À mon salut de la main, il répond en me signifiant d'un geste d'ouvrir la fenêtre. Je tire le loquet d'un premier carreau, ouvre grand et crie à Federico que je suis en train de manger une glace. Je sors le bras, je brandis mon

cornet et l'agite en tous sens pour que Federico le voie bien. Federico répond qu'il vient d'engloutir au moins mille sorbets à la limette. Je fais une grimace. À la limette ! Il réplique d'une voix tonitruante que c'est bien plus rafraîchissant qu'une glace. Son père lui crie quelque chose en italien et Federico s'esclaffe. Je ris aussi. J'aime Federico. J'adore l'entendre chanter en italien, surtout quand il fait chaud. Sa voix est légère et fraîche comme un ruisseau au cœur de la forêt.

Je passe de nouveau la tête par la petite fenêtre, crie « Rico, chante en italien ! » et Federico s'exécute pendant que je croque dans le cône gaufré et sucré le long duquel un peu de crème glacée dégouline. Je suis secouée par un frisson, je lève le pouce de ma main gauche, mais Federico s'arrête alors, proteste, il faut que je lève les *deux* pouces, hurle-t-il à la fenêtre. Je brandis mon cornet en guise d'explication et lève de nouveau mon pouce gauche. La chanson reprend. Mon frisson revient. En bas, dans la rue, quelqu'un applaudit.

J'ouvre tous les autres carreaux de la rangée du bas et passe la tête par le septième, le quatrième, le sixième, jusqu'à ce que j'arrive à localiser d'où viennent les applaudissements. C'est le grand frère d'Alizée qui tape maintenant dans ses mains au rythme de la chanson, glisse ensuite son index et son pouce dans sa bouche et fait entendre un sifflement tellement strident que mon père accourt pour savoir ce qui se passe dans la rue.

— C'est Gabriel qui fait le fou.

Federico, de la main, salue mon père, qui lève les deux pouces, ouvre un carreau du cinquième étage et lance « Tu chantes drôlement bien ! » avant de retourner à sa vaisselle en ajoutant « J'achève, Rose. Pense à l'histoire que tu aimerais que je te raconte ». Mais je ne souhaite pas vraiment écouter une histoire, parce que je n'ai pas envie de faire la sieste, parce que je préférerais manger de la glace tout l'après-midi et qu'en plus ce soit Noël.

À côté de chez Federico, Henri, après bien des efforts, a réussi à ouvrir la fenêtre, et j'entends sa mère lui crier de ne pas monter sur la chaise ou il retournera dans sa chambre.

Je croque et recroque dans mon cornet en pensant à la bûche de Noël de ma tante Camille pendant que Federico, qui est passé à l'anglais puis au français, fait des signes en direction des voisins d'en dessous. Simon-Pierre et Jasmin se joignent à lui et entonnent un air qui ne m'est pas familier. Je reconnais peu à peu les paroles mais la mélodie ne me rappelle rien. Federico s'époumone tout à coup comme pour couvrir la voix de mes voisins et, voyant qu'il n'y arrive pas, finit par hurler qu'ils faussent, que ce n'est pas du tout ça, l'air ! Tout le monde rigole, Federico, Henri, Jasmin et son frère, Gabriel et Alizée qui vient d'ouvrir la fenêtre à son tour. Je vois Fatima et Freddy arriver à vélo, beuglant en chœur qu'on nous entend jusqu'au terrain de jeu. J'éclate de rire et, sortant de nouveau la tête à l'extérieur comme une tortue, je déclare qu'« on va chanter Noël, d'accord ? ».

— Quel Noël ? demande Federico.

— Noël ! Le Noël de la neige et du sapin !

— Il y a *mille* chansons de Noël, s'exclame Sami, et Margot renchérit : *cent* mille !

Ma glace tire à sa fin, j'entends mon père ranger la vaisselle dans l'armoire, l'heure de la sieste approche et je veux d'abord chanter Noël. Je cherche les paroles, enfouies loin dans ma mémoire de trois ans, et lorsque je retrouve enfin un bout de phrase, je le lance tout à trac dans la rue :

— En ce beau jour de dimanche ! « En ce beau jour de dimanche... La-la-la, la-la-la, la-la, la... En ce beau jour de dimanche ! »

Henri est le premier à retrouver le début de ma chanson :

— « Nous filons sur la neige blanche... En ce beau jour de dimanche... »

Adèle, Margot, Émile enchaînent, et notre chœur devient aussitôt absolument sublime. Nos voix rendent un son vibrant et cristallin lorsqu'elles se rencontrent et s'entrechoquent sur la fin d'un mot. Federico, Léa, Juliette, Alizée, Jennifer, Léo, Margot, Arthur, Adèle, Émile, Henri, Fatima, Freddy, Sami, Simone, Jasmin, Simon-Pierre et Rose, penchés aux fenêtres de cette rue croulant sous le poids de la chaleur et de l'humidité

accumulées, chantent maintenant d'un seul souffle, puissant, ravi, enthousiaste, ininterrompu :

— « C'est l'hiver, c'est l'hiver, c'est l'hiver... »

Les mots de la saison froide fendent l'air chaud et lourd, le volume augmente encore d'un cran, et puis encore d'un autre, les mots engendrent d'autres paroles.

— « Mais soudain dans l'air pu-ur et frais... le brillant chœur des anges... au-aux bergers apparaît... »

— « Au royaume du bonhomme hiver ! »

— « Sous la neige qui tombe... le traîneau vagabonde... »

La musique lance des ponts de glace d'un côté à l'autre de la rue, l'hymne improvisé remplit bientôt tout l'espace et se balance entre les fenêtres, on dirait un hamac hivernal accroché au-dessus de la rue et qui, au rythme de nos voix en fusion, laisse ici et là tomber, flotter, virevolter dans l'air et redescendre doucement des paroles floconneuses, tourbillonnantes...

— « Le bon Dieu dans son paradis doit aussi chanter avec nous... »

— « La neige étend son manteau blanc... »

— « Mais avant de partir, il faudra bien te couvrir... Dehors, tu vas avoir si froid... »

Le ciel rameute un troupeau de nuages qui se heurtent à nos chants, s'agglutinent, s'énervent, se frottent les uns aux autres, il y a de l'électricité dans l'air...

— « Et quand tu seras sur ton beau nuage... viens d'abord sur notre maison ! »

Au-dessus de notre rue passe un vol de schiste, le ciel se plombe, vire à l'anthracite, puis un coup de tonnerre retentit, suivi d'un silence ébahi. Les fenêtres vibrent encore lorsque mon père, du fond de la cuisine, lance : « Ouuh là ! Quel tonnerre ! Rose, ne reste pas à la fenêtre ! »

Furent alors des cris d'émerveillement. Quelque chose roule, gronde au loin, un vent assourdissant s'engouffre dans la rue, renverse les poubelles, les vélos, tord les auvents, secoue les arbres. Chaque craquement, chaque changement de couleur dans le ciel est suivi d'une exclamation de surprise,

36 d'incrédulité, de ravissement. Suspendus aux mouvements



du ciel, agrippés aux fenêtres, nous retenons notre souffle, oublions de refermer la bouche entre deux clameurs, et voilà que le ciel, soudain vert, s'ouvre au-dessus de la rue, les huit carreaux ouverts de ma fenêtre se débattent, cognent pendant que du ciel...

— Papa ! Vite ! Viens ! Il... il neige des billes... des boules ! des balles !

... du ciel s'abat une tempête de grêle éblouissante, lumineuse.

Mon père répète plusieurs fois que ce sont des grêlons, des grains de glace, et pas de la neige parce que, explique-t-il en tentant de refermer les carreaux de la fenêtre, il ne neige pas l'été. Mais lorsqu'il me prend la main pour m'éloigner de la fenêtre, je me raidis et m'écrie :

— Papa ! Tu vois, papa ?

Mon père, médusé, serre ma main avec force et murmure « Quel spectacle ! Wow ! Mais qu'est-ce que c'est... ? ».

Une bourrasque de neige tournoie sur elle-même, entre par les carreaux que mon père n'a pas réussi à refermer et danse un instant dans le salon.

— C'est Noël, papa.

— Noël ? !

— Est-ce que c'est moi qui ai fait la magie ?

— Tu crois ?

— Oui, c'est moi qui ai fait la magie !

Je sens des flocons dans mes cheveux et sur mes épaules et je frissonne de plaisir. Une nouvelle rafale pénètre par les carreaux, qui battent de nouveau et se débattent, et rafraîchit toute la pièce. Mon père pousse un long soupir de contentement.

— Ça fait du bien...

Je le regarde avec ravissement. Nous faisons vraiment une équipe du tonnerre.

— Si c'est toi qui as fait ça, ma fille, je suis fier de toi.

Je souris. Moi aussi, je suis fière.

— Et tu n'as même pas sali ta belle robe... Tu es bien la fille de ton père ! Et si jamais quelqu'un, un jour, t'affirme le contraire, envoie-le promener, Rose, ou jette-lui un sort.

La bourrasque se calme aussi abruptement qu'elle est apparue, le vent tombe d'un seul coup. C'est époustouflant. Le ciel vire au bleu clair, il n'y a plus aucun nuage. C'est magnifique. L'air est prodigieusement frais, rempli d'une odeur de glace. La rue a retrouvé son calme, mais derrière les fenêtres, des familles entières scrutent le ciel, encore abasourdiées.

Federico lève les deux pouces dans ma direction.

Oui, c'est moi qui ai fait ça, je crois. C'est possible. Le soleil accepte bien de passer par de petites fenêtres. Alors pourquoi Noël n'en ferait-il pas autant ?